

Études littéraires africaines

DURAND (Jean-François) et SEILLAN (Jean-Marie), dir., *Les Nouveaux Mondes coloniaux*. Paris-Pondichéry : éditions Kailash, coll. Les Cahiers de la sielec, n°10, 2014, 480 p. – ISBN 978-2-84268-222-4



Yannick Martial Ndong Ndong

Numéro 44, 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051561ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051561ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ndong Ndong, Y. (2017). Compte rendu de [DURAND (Jean-François) et SEILLAN (Jean-Marie), dir., *Les Nouveaux Mondes coloniaux*. Paris-Pondichéry : éditions Kailash, coll. Les Cahiers de la sielec, n°10, 2014, 480 p. – ISBN 978-2-84268-222-4]. *Études littéraires africaines*, (44), 224–228. <https://doi.org/10.7202/1051561ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

du paysage artistique brésilien ni, dès lors, d'identifier les spécificités du théâtre noir dans cet ensemble.

■ Maëline LE LAY

DURAND (JEAN-FRANÇOIS) ET SEILLAN (JEAN-MARIE), DIR., *LES NOUVEAUX MONDES COLONIAUX*. PARIS-PONDICHÉRY : ÉDITIONS KAILASH, COLL. LES CAHIERS DE LA SIELEC, N°10, 2014, 480 P. – ISBN 978-2-84268-222-4.

Le dixième numéro des cahiers de la SIELEC se compose de quatre parties, subdivisées en vingt-huit articles, qui proposent tous un examen approfondi des « nouveaux mondes coloniaux » (p. 7).

La première partie, intitulée « Entre mythe et histoire » et comportant neuf contributions, s'ouvre sur l'article de Jean Sévry, qui étudie « les transformations de l'imaginaire occidental au contact des nouveaux mondes à travers la littérature des voyages » (p. 10). Il distingue ainsi une « phase d'émerveillement » d'une « phase d'avidité » (p. 11), toutes deux frappées du sceau des « visions ethnocentrées » imposées à l'altérité (p. 20). Dans le même sillage, Frédéric Mambenga examine « la notion de "nouveau monde" chez quelques africanistes et intellectuels noirs de langue française » (p. 25), en analysant les enjeux de « l'invention d'un nouvel humanisme monde » (p. 36), constante chez les écrivains noirs, du « New Negro » aux mouvements littéraires et culturels qui fleurissent dans l'Hexagone, selon les modalités d'une « anthropologie de soi » (p. 29). De son côté, Norbert Dodille étudie le parcours de deux administrateurs, lesquels forgent leur propre notion de « nouveau monde » dans l'expérience qu'ils ont de la colonie. Son article, intitulé « Robert Delavignette, Marius-Ary Leblond et le nouveau monde colonial » (p. 37), propose une réflexion à propos du rôle de l'administrateur colonial et fait ressortir les multiples occurrences de la notion de « nouveau monde africain » dans la « littérature coloniale » (p. 37). Dans son article, « Organiser les nouveaux mondes : les rémanences saint-simoniennes dans les fictions françaises du XIX^e siècle » (p. 48), Jean-Marie Seillan revient quant à lui sur le rôle joué par le saint-simonisme, fort de son principe d'« organisation », dans la structuration de la colonie : il montre notamment les fortunes littéraires de cette idéologie, dont le présupposé fondamental consiste dans l'établissement d'une distinction entre les « époques dites organiques » et les « époques dites critiques ». L'Afrique du Nord dont traite Seillan est aussi celle qu'étudie Jean-François Durand, dans « Ancien et nouveau monde : Maroc 1905-1934 »

(p. 68) ; il y examine la « thématique de l'archaïsme marocain », placée au cœur d'une production littéraire dont le dessein serait d'être le vecteur d'un « puissant émerveillement esthétique », susceptible de préserver de la « menace de désenchantement » ou de « dépoétisation ». Dans le domaine maghrébin encore, l'article de Pierre Citti, « Noms de pays en Algérie », montre, en s'appuyant sur la « science des noms de lieu au XIX^e siècle » et sur les « scènes de nomination », que le fait de nommer traduit le « vif sentiment d'un devoir inaugural » vis-à-vis des territoires colonisés (p. 96) : « Nommer, c'est s'arroger une autorité de premier occupant, se mettre en situation souveraine d'occupant primordial », conclut-il (p. 122). Au final, des « noms nouveaux » créent un « nouveau monde » (*id.*). Sans quitter le monde colonial algérien, Slimane Aït Sidhoum, dans son essai intitulé « À la recherche de la latinité perdue », interroge les formes de continuités et ruptures entre les colonisations romaine et française en Algérie. Il s'appuie pour ce faire sur un présupposé idéologique selon lequel la France prolongerait l'œuvre de la Rome antique. Gérard Chalaye s'intéresse quant à lui aux « nouveaux mondes algérianistes (1831-1939) » : il s'agirait d'une forme d'orientalisme appliquée à l'Algérie, laquelle devient « réellement, fantasmatiquement ou métaphoriquement [...] l'espace utopique d'un nouveau monde à construire » (p. 142). Le dernier essai de cette première partie, « L'Atlantide, une île au large du mythe originel » par Jacques Chevrier, se fonde sur une lecture du roman de Pierre Benoit, *L'Atlantide*, pour analyser l'imaginaire et les fantasmes insulaires comme autant de signes de rupture et de « naufrage de la raison ». Cette réflexion, centrée sur un mythe, sert de transition vers la partie suivante, « Le mythe soupçonné ».

La seconde partie est en effet essentiellement dédiée à une critique du mythe. Corinne Saminadayar, dans son article placé en ouverture, « D'impossibles nouveaux mondes : Zola, *L'Argent / Fécondité* », montre comment la série des *Rougon-Macquart*, si attachée à « l'histoire immédiate » et à la « sociologie du contemporain » (p. 194), prend ses distances avec les « imaginaires exotiques » et avec la « fascinante étrangeté » (*id.*) du monde colonial. Dans la même perspective, Dhana Underwood démantèle l'image de « l'île Maurice coloniale », perçue comme une « île édénique et pastorale » (p. 217) en vertu d'une imagerie exacerbée depuis la publication de *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre. Roger Little rappelle les effets indésirables d'un colonialisme conçu, depuis la France, comme une « mission civilisatrice » mais devenu pour lui-même une « mission décivilisatrice » (p. 230). Guillaume Bridet, de

son côté, nuance les thèses d'Edward Saïd sur l'orientalisme compris comme « construction discursive de l'Occident », en montrant comment de nombreux textes des années 1920, estampillés comme orientalistes, apparaissent plutôt comme « des lieux privilégiés de l'inventivité symbolique et du renouvellement des représentations » occidentales (p. 244), conférant ainsi à l'Orient le statut d'« une ressource spirituelle pour l'ensemble de la civilisation occidentale » (p. 260). R. Little et G. Bridet mettent ainsi l'accent sur le renouvellement de l'Occident au contact d'autres cultures et civilisations, et ce, alors même que voit le jour un nouveau monde colonial. Jean-Claude Blachère développe une idée analogue dans son article intitulé « Périclissent les principes... plutôt que les colonies » : selon lui, les colonies, par les « les expériences nouvelles [...] dans le domaine moral » qu'elles suscitent, entraînent non seulement un « déplacement dans l'espace » mais aussi un « déplacement dans le temps » (p. 263) qui décivilise les coloniaux en leur évitant toute mauvaise conscience.

La troisième partie, composée de neuf essais, se propose « [d']écrire les nouveaux mondes » (p. 274). L'essai de Vincent Bruyère, qui l'inaugure en s'intéressant à « L'aventure intérieure de Jean-Baptiste Labat », s'appuie sur les études postcoloniales et culturelles pour analyser l'« enjeu disciplinaire » de « l'intime comme formation discursive » (p. 275) et évaluer la « dimension du corpus narratif colonial » dans les productions littéraires de l'époque. Le récit d'aventures et de voyages de l'Anglais Robert Knox, *Relation historique de l'Île de Ceylan*, offre à Jacques Tual l'occasion d'établir des rapprochements entre les « représentations plastiques du bouddhisme » (p. 303) et les mœurs anglaises rurales et anciennes. Restant dans le monde extrême-oriental, Yvan Daniel analyse l'idée selon laquelle les « nouveaux mondes » sont à considérer comme des « réservoirs d'images » (p. 309) dans lesquels se forment « différentes narrations (ou micro-narrations) typiques », vouées à irriguer les mythes et les « problématiques littéraires » (p. 310). Dans le même sillage, Jean-Pierre Jardel, dans son essai « De l'hétéro-image à l'auto-image chez les auteurs antillais des XIX^e et XX^e siècles », met en lumière la façon dont les littératures antillaises visent à effacer « les clichés et les stéréotypes en provenance d'outre-Atlantique » (p. 319). Jean Arrouye, quant à lui, se saisit des « allégories coloniales » pour étudier les mythes coloniaux qui sous-tendent les romans de Vercors, *Animaux dénaturés*, et de Michel Tournier, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*. Dans « Nouveaux mondes et hypermonde : la filiation gnostique de la littérature coloniale

dans "Bubbling Well Road" de Kipling », Michel Naumann examine la « filiation gnostique du roman colonial » (p. 347) et argue du fait que la fascination exercée par les « nouveaux mondes » est liée à une « promesse ascensionnelle et [aux] signes d'une autre dimension de la vie » (*id.*), soit à une quête spirituelle et personnelle qui peut revêtir la forme d'une gnose. Le témoignage de Charlotte Dard au sujet du naufrage de la « Méduse », publié en 1824, nourrit la réflexion d'Odile Gannier qui estime, dans « J'avais autrefois en Afrique... : *La Chaumière africaine* de Charlotte Dard », que, sans être un « chef-d'œuvre littéraire », ce récit n'en incarne pas moins la « mentalité coloniale de cette époque » (p. 372). Charles-Edgar Mombo, de son côté, explique, à la lumière de *Ville cruelle* d'Eza Boto, la démarche d'un auteur engagé pour faire de son écriture un « acte de libération » (p. 381) : le « nouveau monde » d'Eza Boto, selon Mombo, esquisse un mélange de la « situation coloniale » et du « monde africain » (p. 384). Le choix de son corpus par Roger Chemain apporte enfin une perspective novatrice puisqu'il se focalise sur les récits de deux femmes d'administrateurs coloniaux, Lady Barker et Denise Moran : l'une, pénétrée d'une « absolue bonne conscience colonisatrice » (p. 388), l'autre, à la recherche de « la noblesse d'un geste, la beauté d'une attitude » (p. 391) chez les indigènes, par-delà les haillons et la misère.

La quatrième partie, « Des mondes mêlés ? », interroge la civilisation cosmopolite censée émerger des nouveaux mondes coloniaux. L'article de Nicolas Di Méo qui l'inaugure, « Entre fusion et choc des cultures : mondes non occidentaux dans la littérature française de la première moitié du XX^e siècle », examine les écrits de quelques écrivains voyageurs français informés des « discours assimilateurs » qui, sous prétexte d'une « forme d'incompréhensibilité », renvoient les autres cultures à une « insaisissable altérité » (p. 400-401). À la lumière des écrits de Paul Morand, Di Méo analyse l'hypothèse suivante : les « races supérieures », obsédées par la conquête des mondes étrangers et leur « mission civilisatrice » dans les colonies, ont généré des « empires cosmopolites », lesquels ont précipité en retour le « processus de la décadence » de l'Europe (p. 410). En suivant le parcours de cette idée, Nicolas di Méo identifie une école d'écrivains, composée d'émules de Gobineau. Quant à Cheikh Mouhamadou S. Diop, il voit dans l'œuvre de Chinua Achebe et de Cheikh Hamidou Kane le signe d'une « rencontre spirituelle présidant à un renouveau du monde » (p. 417) dans le cadre d'un face-à-face entre l'Occident et l'Afrique. Partant d'une lecture des *Tunisiennes* de Lucie Paul Margueritte, Laila Ben Azzedine examine les

dévoiements d'une institution scolaire censée représenter « l'instrument privilégié d'une accession aux valeurs universelles issues des Lumières et de la Révolution » (p. 431), mais vouée à ne connaître dans les colonies qu'une implantation utopique. L'article de Jean-Philippe Watbled, « Les "nouveaux mondes" et les langues : d'un dialecte néerlandais à la langue afrikaans », constitue la seule contribution qui traite de la politique linguistique coloniale. L'auteur montre comment, à la fin du XVIII^e siècle, un dialecte dérivé du néerlandais, l'afrikaans, a configuré un « nouveau monde » dont l'Afrique du Sud est aujourd'hui le nom. La « société multilingue », selon J.-Ph. Watbled, est un « moyen de faire oublier les connotations et associations métonymiques entre l'afrikaans et la tragédie de la ségrégation et de la répression » (p. 462). Enfin, partant des notions d'« hypotexte » et d'« hypertexte » que János Riesz emprunte à Genette pour expliquer le passage de la littérature coloniale à la littérature africaine, Dominique Ranaivoson, dans un article intitulé « De nouveau des coloniaux dans les fictions africaines contemporaines ou la liberté de revisiter l'histoire et les héritages littéraires », insiste sur les « réappropriations dans le champ littéraire francophone » (p. 464), par les écrivains contemporains, des « formes et conceptions propres à la littérature coloniale » (p. 463).

En mêlant les « nouveaux mondes » coloniaux, dans toute leur diversité culturelle et géographique, avec les nouveaux mondes postcoloniaux, les nombreuses contributions du volume démontrent que tout l'enjeu est de parvenir à montrer comment des objets situés dans une période donnée perdurent au-delà de leur contexte d'émergence et connaissent de multiples fortunes actuelles, ainsi que le démontrent notamment les études postcoloniales, auxquelles se réfèrent certains contributeurs de ce volume.

■ Yannick Martial NDONG NDONG

EMENYONU N. (ERNEST), COUSINS (HELEN) & DODGSON-KATIYO (PAULINE), EDs., *DIASPORA & RETURNS IN FICTION*, [N° SP. DE] *AFRICAN LITERATURE TODAY*. SUFFOLK : BOYDELL AND BREWER, N°34, NOVEMBER 2016, 248 P. – ISBN 978-1-847-01148-0.

Cette livraison de la revue *African Literature Today* porte sur les fictions diasporiques qui traitent du retour de l'Africain sur son sol natal. Elle s'ouvre sur les notices biographiques des contributeurs, qui sont suivies d'une introduction dans laquelle les coordinateurs du numéro expliquent qu'ils ambitionnent d'analyser les différentes représentations des « rapatriés », de leur sentiment d'appartenance